

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection](#)[1851 \(1er janvier-10 novembre\) : Guizot observateur des jeux de tensions entre le Président et l'Assemblée](#)[Item](#)[Val-Richer, Mercredi 6 août 1851, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

Val-Richer, Mercredi 6 août 1851, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

Les mots clés

[Académies](#), [Assemblée nationale](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Diplomatie](#), [Elections \(France\)](#), [Lecture](#), [Politique \(Allemagne\)](#), [Politique \(Analyse\)](#), [Presse](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date1851-08-06

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

Cote2983, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 14

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Mercredi 6 août 1851

Lisez quelquefois, je vous prie, la Chronique politique de l'Assemblée nationale

signée Robillard. C'est, depuis quelque temps ce qu'il y a de mieux dans le Journal. J'y trouve aujourd'hui sur les Régentistes et leur journal l'Ordre, des réflexions pleines de sens et d'à propos.

Je souhaite que M. de Beroldingen ait raison dans tout ce qu'il vous a dit de l'Allemagne et que les masses aient, en effet fait leur expérience. Cela dépend des gouvernements ; quand ils se conduisent avec tact et mesure, les expériences profitent en effet aux masses ; quand les gouvernements abusent des expériences, les masses recommencent bientôt de plus belle et plus fort. Nous ne voyons pas autre chose depuis soixante ans.

Voilà encore deux élections qui viennent de se faire ici, l'une dans le nord, l'autre dans le Lot, et qui toutes les deux, ont tourné comme les quatre précédentes contre les Montagnards, et les pointus légitimistes réunis qui n'ont pu ni faire l'élection en y prenant part, ni la faire manquer en s'abstenant. Cela fait bien des échecs pour eux dans l'Assemblée, et au dehors. Si le plaisir du succès peut consolider l'union des conservateurs et des légitimistes sensés, ce sera excellent, [?] le Président en profitera le premier.

J'ai eu hier des nouvelles de votre ami M. Fould, à l'occasion d'une petite affaire que je lui avais recommandée, et qu'il a faite de très bonne grâce. Il m'écrit d'un ton content. Ce que vous me dites de l'absence de toute nouvelle directe à Frohsdorf, le 23, sur la visite à Claremont, est étrange. C'est bien le cas de dire légèreté française. Je vous demande la permission de mettre humain à la place de française, par amendement. Que d'anglais auraient fait une démarche semblable sans en rien dire, ni avant, ni après au premier intéressé.

Je commence à m'occuper de mon discours futur en réponse à M. de Montalembert. Sans connaître du tout le sien qui n'est pas fait, et qu'il m'apportera ici, m'a-t-il dit, vers la fin de septembre. Je n'écris pas un mot, comme de raison ; mais je lis ce qu'ont écrit M. Droz et M. de Montalembert mes deux sujets. Deux sujets bien divers, venus des points opposés de l'horizon, et qui ont fini par se rencontrer dans les mêmes sentiments sur toutes les grandes choses de la vie. Il y a de quoi bien parler. Dieu sait où nous en serons quand viendra cette séance ! Peut-être au milieu de l'élection d'une assemblée constituante. Cependant je ne crois pas ; je persiste à ne croire à rien jusqu'au printemps de 1852.

Ce que j'ai peine à croire, c'est que je ne désire pas vous retrouver dimanche à Paris, et que j'y aille pour ne pas vous y retrouver. Je n'ai encore point de nouvelle de Duchâtel depuis son retour, je suppose qu'il persiste dans son projet de visite à Claremont. Je saurai Dimanche si nous faisons ce pèlerinage à plusieurs. Montebello ni Dumon non plus ne m'écrivent. Il paraît que tout le monde est las de n'avoir rien fait et ne songe qu'à s'en reposer. onze heures J'espère bien que votre mal de tête n'est que de la migraine, et par conséquent un mal très passager. J'ai deux lettres de vous à la fois, du 1er et du 2. Adieu Adieu.

J'ai peur de n'avoir rien demain. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Mercredi 6 août 1851, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1851-08-06.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 09/05/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3986>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mercredi 6 août 1851

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Schlangenbad

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/04/2022 Dernière modification le 18/01/2024

2983
Vat Richer - Mercredi 6 Aout 1851.

Lisez quelquefois, je vous prie, la
Chronique politique de l'Assemblée nationale,
signé Robillard. C'est, depuis quelque temps, ce
qu'il y a de mieux dans le Journal. J'y trouve
aujourd'hui, sur le Républicanisme et leur journal
l'Ordre, des réflexions pleines de sens et d'à propos.

Je souhaite que M^r de Beroldingen ait
raison dans tout ce qu'il vous a dit de l'Allemagne
et que les masses aient en effet fait leur
expérience. Cela dépend du gouvernement; quand
ils se conduisent avec tact et mesure, les
républicains profitent en effet aux masses;
quand les gouvernements abusent de l'expérience,
les masses recommencent bientôt de plus belle
et plus forte. Nous ne voyons pas autre chose
depuis cinquante ans.

Voilà encore deux élections qui viennent de
se faire ici, l'une dans le Nord, l'autre dans
le Lot, et qui toutes les deux, ont tourné comme
les quatre précédentes contre les Montagnards, et
les points légitimistes réunis qui n'ont pu
ni faire l'élection en y prenant part, ni

La faire manquer en l'abandonnant. Cela fait bien de
vivre nous eux, dans l'Assemblée et au dehors.
Si le plaisir du bien peut combler l'union
des conservateurs et des légitimistes, celui-ci
sera excellent, dit le Président en profitant de
première.

J'ai eu hier des nouvelles de votre ami M.
Boule, à l'occasion d'une petite affaire que je
lui avais recommandée et qui a fait de très
bonne grâce. Il m'écrivit d'un ton content.

Le que vous me dites de l'abus de toute
nouvelle directe à Troisdorff le 23, sur la visite
à Clarendon, est étrange. C'est bien le cas de
dire légèreté Française! Je vous demande la
permission de mettre humaine à la place de
Française, pas amicalement. Que d'anglais
aurait fait une démarche semblable sans
en rien dire, ni avant, ni après, au premier
intéressé!

Je commence à m'occuper de mon discours
futur en réponse à M. de Montalambert. C'est
l'histoire de tout le bien qui n'est pas fait,
ce qui m'expliquera ici, m'a-t-il dit, vers la
fin de septembre. Je n'écris pas un mot, comme
de raison; mais je lis ce qu'on écrit M. Boule
et M. de Montalambert, sur deux sujets.

Deux sujets bien divers, venant des points opposés de
l'horizon, et qui ont fini par se rencontrer dans
les mêmes sentiments sur toute la grande chose
de la vie. Il y a de quoi bien parler, bien taire
ou même en secret quand viendra cette séance?
Peut-être au milieu de l'élection d'une Assemblée
constituante. Cependant je ne crois pas que je persiste
à ne venir à Paris jusqu'au printemps de 1832.

Le que j'ai peine à croire, est que je ne sois
pas venu retrouver dimanche à Paris, et que j'y
aille pour ne pas vous y retrouver. Je n'ai encore
peine de nouvelle de Buchatel depuis son retour.
Je suppose qu'il persiste dans son projet de
visite à Clarendon. Je saurai dimanche si
vous faites le pèlerinage à plusieurs. Montebello
ni Lamou son plus ne m'écrivent. Il paraît
que tout le monde est las de n'avoir rien fait
et ne songe qu'à s'en reposer.

ouge hum.

J'espère bien que votre mal de tête n'est que
de la migraine, et par conséquent un mal très
passager. J'ai deux lettres de vous à la fois,
du 1^{er} et du 2. Adieu, adieu. J'ai peur de
n'avoir rien demain. Adieu.